

ciones al frente de él, instalar sus cañones y fortificarlos, sin que ninguna orden de ataque se haga oír, se lanza sobre el enemigo, lo hace retroceder, lo toma como cañones, pero no siendo apoyados, tiene que ceder al número siempre creciente. En fin su derrota.

En Calama el valiente Abarón y un puñado de bravos dirigidos por el doctor Cabrera hicieron una defensa heroica.

En el Alto de la Alianza varios batallones fueron casi destruidos; citaremos sobre todo el batallón 1.º que no cedió sino bajo la presión de fuerzas superiores que lo aplastaron, dejando tendidos sobre el suelo los tres cuartos de los suyos. Ellos fueron vencidos pero no deshonrados.

Por diversos caminos regresaron a su patria y rodearon a su bandera. Están allí y en la imposibilidad de ir a combatir al enemigo otra parte los esperan resueltos a defender el suelo que los ha visto nacer; y sumbrir tal vez, pero a dejar una línea de ornamento que indica que este lugar es la frontera de Bolivia.

Esperamos que no será así, cuando una nación ha mostrado tanta nobleza y lealtad en su desgracia, ella tiene derecho al respeto de todos, aun de sus enemigos.

Esperamos que la paz se hará bajo de condiciones que no serán humillantes para ella.

Señores, hace mucho tiempo, demandando sin dudar, que las relaciones de amistad se hallan interrumpidas entre la Francia y Bolivia; todos deseamos ardientemente que un representante de nuestra patria exista aquí, hagamos votos para que estas dos repúblicas se junten, se unan por lazos de simpatía, de amistad, de progreso e intereses comunes; son dos hermanas dignas la una de la otra. Señores viva la Francia! Viva Bolivia!

Discours prononcé par Mr. Ducloux représentant de la société française de bienfaisance de Lima.

Messieurs: Avant de chercher à m'élever à la hauteur des discours déjà prononcés j'ai un devoir à remplir qui est en même temps une satisfaction. J'ai à vous exprimer ma gratitude pour l'honneur que vous m'avez fait m'invitant à la célébration de notre fête nationale. Vous avez pensé qu'il eût été pénible, je dirai même douloureux, pour un français de passage en cette ville, de rester isolé, et de ne point s'associer à cette manifestation qui devient un devoir. En effet Messieurs, et surtout loin de la patrie, ce jour est pour nous un jour sacré; il semble en effet que la fibre patriotique se sensibilise davantage à l'étranger, car, qui de nous n'attend avec anxiété des nouvelles de notre belle France, qui de nous ne suit avec intérêt les péripéties de tant de questions importantes et ne voit avec bonheur l'affermissement de nos institutions républicaines. Aussi sommes nous tous joyeux de ce moment d'expansion qui soulage le cœur et fortifie l'esprit. Le français s'acclimate partout, mais reste français, c'est un fait. Tout cela, et par vos mêmes impressions vous avez deviné ce qui se passait en moi, et vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à cette fête. J'engagerai le plus profond souvenir, et recevez messieurs mes sincères remerciements.

Messieurs et chers compatriotes:

J'ai vu que par la surprise et l'émotion la parole me fit défaut, lorsque je reçus de notre honorable président, cette médaille, preuve de votre estime et de votre reconnaissance, pour un travail que j'aurais fait, quand bien même nous n'ensions été que deux français à La Paz. Heureusement notre colonie est nombreuse et dignement représentée; nos frères de République les Suisses, n'ont pas manqué à notre appel patriotique, et les estimables représentants de la presse Bolivienne ont fraternisé de tout cœur avec nous.

Je ne sais où j'aurais l'honneur de l'être l'immortelle date du 14 juillet, l'année qui va suivre, peut-être heureusement encore parmi vous. Quoiqu'il en soit, Messieurs, cette médaille brillera sur ma poitrine, en souvenir de notre excellente Société de Bienfaisance de La Paz.

Messieurs: Ne serait-ce pas manquer à la traditionnelle galanterie Française que de ne pas faire mention des honorables et dignes épouses, de plusieurs de nos compatriotes ici présents, lesquelles, bien que d'origine étrangère ont contribué à l'ornement de notre fête nationale avec tout le patriotisme de véritables Françaises? Donc, Messieurs, je propose un toast en l'honneur de ces dames.

Jules Guyonnet.

Hommages de l'auteur aux Français de La Paz.

LEGENDE

Par le Corsicaire la France au cœur frappée Tombait, ayant brisé jusqu'à son tronc d'épée Que lui laissait en main l'empire après Sedan, Ce Waterloo d'un bain. La botte de l'Inlan Pour la troisième fois, de la mère patrie Sous son talon broyait la poitrine meurtrie. La nuit était partout, et partout le néant. Le sol même marqua, la goutte était béate. Qui venait d'engloutir ses vaillantes cohortes, Ses brillants escadrons. Le loup forçait nos portes! Le fleuve humain passait, torrent impétueux Roulant avec sa fange, en un flot impétueux. Ce grand peuple vaincu, que la froide folie D'un César emportait à ce mot: d'instinct, Mais, le flot emportait aussi le souverain. Et le maître d'hermine avec l'aigle d'airain. L'univers en suspens attendait en silence, Que celui qui du jupon en main tient la balance, Qui pose les destins de la plèbe et du roi. Eût prononcé l'arrêt! L'empire avec effroi, Sentit dès lors trembler sur sa base fragile L'édifice bâti sur le sable mobile Du bas-fond populaire, ou virent naufrager,

Messieurs. J'ai l'honneur de porter ce toast à la France, à la nation grande entre toutes les nations! qui après quatre commotions terribles est parvenue par la force de sa volonté à établir enfin un état de choses réellement basé sur l'opinion nationale, enseignant au monde ce que peut l'union d'un peuple.

En France et hors de France surtout, convulsions cette union qui fait la force du pays, afin que partout on ait un cœur de Français, la patrie restée toujours aimée et respectée.

Messieurs, je bois à la grandeur de la France et à la prospérité de la République.

14 juillet 1882.

Dominique Berrut.

Messieurs:

C'est au nom de la colonie française de La Paz que je porte ce toast à la Suisse, notre amie fidèle même dans les revers. Souvenons nous des bienfaits qu'elle a produits à notre armée!

C'est le devoir de notre armée de manifester à la face du monde entier, sa reconnaissance pour la généreuse conduite de cette nation républicaine, l'un des plus grands idéaux de fraternité qui régissent seules chez les peuples libres. Le souvenir de la générosité de la Suisse restera toujours profondément gravé dans nos cœurs.

Car pour nous, le souvenir d'un bienfait est une religion, dont le culte doit être perpétué pour la leçon des générations futures; le souvenir c'est l'histoire!

Chaque nation a la sienne, pour remonter son patriotisme. Si nous avons une période de splendeur qui commence en 89 et qui éblouit le monde, la Suisse, la suprême d'atempes de Guillaume Tell date son indépendance.

Messieurs, vivons à la Suisse.

REINATZ.

Brindis del redactor de «La Patria» el señor Pedro García en el banquete del 14 de julio.

Señores:

Permítame que la palabra de un boliviano se asocie a la manifestación de entusiasmo patriótico, que ha reunido esta noche la colonia francesa, para conmemorar el día magno de su patria.

El 14 de julio de 1789 no es, señores, el día exclusivo de la Francia, lo es de la humanidad toda.

Los derechos del hombre y la soberanía del pueblo proclamados por la revolución, no pertenecen a sola la Francia, pertenecen al mundo, son de propiedad universal.

Cuando el pueblo de París, en la fecha que recordamos, derruía los muros de la vieja Bastilla, era que arroja sangriento rayo al poder divino de los reyes e inauguraba, sobre los escombros de sus carcomidos tronos, la augusta soberanía del pueblo, sintetizada en la república.

Entonces la igualdad y la fraternidad empujaron la bandera de la democracia y la hicieron flamear sobre el mundo, como enseña de los pueblos libres, como poder invencible, por la libertad.

Quedó pues una vez por todas en pie la soberanía del pueblo, y triunfó la humanidad.

He aquí como no es la Francia, señores, la única llamada a recordar el 14 de julio del 89, sino que lo son igualmente todas las naciones que viven de la república y se alimentan de la libertad.

Yo, republicano como vosotros, brindó por el 14 de julio de 1789, tributo un homenaje de admiración al pueblo francés, y proclamé en alto las glorias de la Francia.

Señores:—por la república francesa.

Brindis pronunciado en el banquete del 14 de julio por el doctor Leonardo Valverde, redactor de «La Patria».

Señores:

La revolución de 1789 significa el triunfo de la soberanía nacional sobre la supuesta legitimidad del derecho divino invocado por los reyes.

La toma de la Bastilla no solamente es la lucha física de un pueblo contra sus opresores, sino la alta expresión del pensamiento secreto de una gran idea moral y regeneradora.

Los principios sancionados por el mártir del Gólgota han pasado al dominio de los hechos por los actores de ese catecismo humano que se llama revolución francesa, y cuyo principio conmemoramos el día de hoy.

Señores:

Brindemos por la completa victoria de la libertad y hagamos votos porque no sea innecesaria la gloriosa iniciativa del 14 de julio.

Fuyant sous la rafale et courant au danger Les vaisseaux défilés des magiques défilés. Le phare s'abaissait, laissant les roches nues! Tel un orage sombre à l'horizon grondait L'avvenir, et la France en sacrifice offrait Son sang, pour le salut des peuples de la terre. Elle allait au supplice, elle avait son Calvaire: Comme à l'heure où le Christ expira sur la croix, Le monde treuillait, puis, la sinistre voix Des batailles se tint dans la bouche fumante Des canons, noirs de poudre, en vit la main sanglante Des cadavres levés au ciel en implorant La justice de Dieu contre le conquérant. Les grands morts soulevèrent leur sépulture de pierre Sortirent du repos, secouant la poussière Des siècles disparus sur le siècle présent; Et dans l'ombre l'on vit, présage menaçant, Briller le fauve éclat de leurs vieilles armures Tel qu'au jour de combats. Dans l'espace un murmure Harmonieux monta, plus triste que le vent D'hiver au fond des bois, et plus doux que le chant De la vague qui meurt sur les plages désertes: D'un ciel mystérieux les portes entrouvertes Laisseront au pied du trône étincelant Où siège l'éternel au regard éclatant, La phalange des peuples et des rois dont la gloire S'imprime en lettres d'or au livre de la histoire!

Tout à coup, les héros prosternés ont frôlé Sous leurs armes d'acier, des fonds de l'infini Un souffle de géant imprégné de tempête S'éleva, et l'ouragan fit incliner la tête Des rois épouvantés des êtres inconnus Portés par ce Titan au cœur fort au bras nus Qui s'il dit: je veux, forge, ou casse les couronnes Comme un jouet d'enfant, et démolit les trônes, Paraissait, et soudain les sceptres insolents Se réduisirent en poudre à ces virils accents: «Après quatre vingt ans de luites sur humaines D'heroïques exploits, la France rompt les chaînes, Les fers, que les tyrans aux poignets mutilés De la Liberté vierge ont rivés martelés. Et ces fers, les voilà! Voilà tout ce que donne A Dieu la fiente infime, et voilà son aumône Pour le rachat du peuple et de sa dignité. Le seul bien qui lui reste en son intégrité. Esclaves, nous avons porté la main sans crainte, Sur l'arabe, où reposait des rois l'idole sainte: Sortis des flammes profondes des révolutions En un jour de douleurs de maledictions Notre nom est Baïly, Maillard et Lafayette Barnave, aussi Syeyès, et Desmoulins qui jette Au Paris rugissant encore un cri vainqueur. Nous sommes Mirabeau, Danton au puissant cœur Et s'il le faut Marat! Nous sommes les génies Immortels de la France, o royautés impies! Nous sommes les tribuns, la hache qui d'un coup Terrassa votre orgueil, et nous voici debout Accusant le passé! Le temps jamais n'efface Le crime, et votre port porte toujours la trace Des huit siècles rougis du sang de nos aïeux, Dans les Barthelémy de vos princes pieux! Or nous avons juré dans un serment immense, D'empêcher vos forfaits, et d'un tigre vengeance, La vengeance du fort dont la gronde surprend: Le peuple était petit, et nous l'avons fait grand, Nous l'avons fait plus grand qu'à Sparte et qu'à Rome: Oui, nous sommes vengés, il a les droits de l'homme! La lumière se fit, alors la voile épaie Du tabernacle obscur, par vent à jamais Les ans qui ne sont pas venus encore à l'être, Qui cache aux jours passés, les jours qui doivent naître, Se déchira, l'archange au glaive flamboyant Se montre radieux, et l'éclair foudroyant De ses yeux, fait pâlir à l'horizon l'étoile Des empires écroulants, et le monde se voile. La face a son aspect; alors on entendit Ces mots, dans l'éther bleu: ému, qu'il soit maudit Tout homme dont l'orgueil fait de l'homme un esclave Homme libre salut! En avant, rien n'entrave La carrière qui s'ouvre aux générations. Salut à l'avenir! Progrès des nations, Ton règne est arrivé, voici la délivrance, République salut! ta rachetés la France.

La Paz, 14 juillet 1882.

EUGÈNE GUINAULT.

Quatorze Juillet.

Où nous avons planté le drapeau tricolore! Et ses plus glorieux flottent en liberté; Car un cri retentit du couchant à l'aurore: L'astre républicain monte dans la clarté!

Nous ne voulons plus voir ton grand front de déesse, O France! s'incliner aux pieds d'un souverain. Les tyrans ont passé...debout! Plus de faiblesse! Sur un hydre odieux, mets ton talon d'airain!

Un souffle tout puissant a chassé le nuage Qui si long-temps sur toi fit un ciel ténébreux France, respire enfin! Lève ton fier visage: De tes libérateurs, vois l'essaim valeureux.

La paix et le travail seront la douce aurore De l'avenir heureux si long-temps souhaité..... Nous venons d'arborer ton drapeau tricolore Et le peuple a chanté l'hymne de liberté!

Nos pères ont jadis en des luttes cruelles, Par un vaillant effort, brisé d'affreux liens Fils de vainqueurs, marchons sous leurs loix immortelles. Et montrons les vertus des peuples citoyens!

Si jamais on osait, à tes mains adores Tendre les fers maudits qui tuent les Nations, Aux chants de nos héros, des colonnes serrées Broieraient des factieux des noires légions!

Où nous saurons garder le drapeau tricolore Dont les plus glorieux flottent en liberté! Astro républicain, salut à ton aurore! Inonde l'univers de ta chaude clarté!.....

(Envoi au Comité français de La Paz.)

O Frères exilés en des contrées lointaines Dont le cœur aujourd'hui bat avec notre cœur, A travers l'océan et les immenses plaines Faisons le souvenir d'un jour libérateur! Tendons-nous les deux mains et bravons les espaces Réveillons les échos par nos chants immortels: Qu'ils écartent tressaillant les fils des vieilles races Et disent des Français les espoirs éternels!

Frères, gloire à jamais au drapeau tricolore, Au drapeau du progrès, au drapeau de l'honneur, Qu'il flotte avec fierté du couchant à l'aurore Qu'il soit de l'avenir le divin éclaircisseur!

EUGÈNE GUINAULT.

Vive Gambetta! Vive Paul Bert! Vive la République!

Anuncios

Aviso repetido.

Se sabe con certidumbre que don José, Micaela y José Gabriel. Fino pretenden vender la casa situada en la esquina del Comercio. Mientras no concuerden a la venta sus coherederos legítimos don Francisco y Rafael Pino, la venta será nula, así como cualquier otro contrato que celebrasen. La persona que pretenda comprar la casa tendrá cuidado al respecto para evitar pleitos y la pérdida de su dinero. El procurador de la causa.

v15p12

A LOS DE BUEN GUSTO.

En la casa de los señores Valverde, calle de Chirinos, N.º 102, se encuentran de venta, por mayor y menor: El famoso pisco de Colpani. Vino blanco de mesa. Por botellas, el pisco a 1 \$ 4 reales y el vino a 1 peso. En la misma casa se vende un juego completo de muebles.

Abogados.

El estudio de los abogados A. Delio Castillo y Meliton B. Cano, se ha trasladado a la casa que fue de don Ricardo Boliviano y que es hoy de don Pedro Kramer, situada al frente del teatro municipal, (calle del Teatro n.º 93). La Paz, julio 16 de 1882. v8p4.

Acciones del Crédito Hipotecario de Bolivia.

Tiene en venta Gustavo Ferriere. Casa de los señores Roberto Reinecke y compañía, calle del Mercado, número 88. v8p4.

Pianos, Pianos.

A. Molina y C. Afinadores y Compositores de pianos.

Casa en Lima (Perú) Mantas 53. De tránsito en esta capital tengo el honor de ofrecer mis servicios profesionales garantizando la prontitud y esmero en los trabajos como también el variado y escogido surtido de materiales para toda clase de composiciones. Precios equitativos. Recibe órdenes, calle de Yancococha, casa del doctor Bedregal o Arca de Noé, N.º 68.

«Al buen gusto»

Especialidad de artículos franceses: calzado fino, guantes, corbatas, camisas, medias de toda clase, camisas, calzoncillos, corseas; pañuelos de hilo, paño negro, merino para vestimenta y vestidos, mantas de abrigo, generos para vestido y varios artículos de moda, ofrece en venta al suscrito en la tienda nueva. Calle del mercado N.º 66—68. M. Larribure.

1m.17.

Ofrece sus servicios profesionales hasta el 31 de julio. Casa de Armapo, esquina de la Plaza de Armas.

Dr. E. P. DUGROS

CRISTIANO DENTISTA DE LIMA.

para señoras y niñas, cigarrillos puros, tabaco para pipa, té, tienen en venta.

SAENZ HERMANOS.

CAIZADO

UNA BOMBA

Venden

V. Farfan y C.º

Imprenta de la Union Americana, por J. C. Calamag Típica.

(Concluída)

Folletín

LEYENDA DE UN CORAZON

ron

Manuel Rafael Valdivia.

(Continuacion.)

Pero tú, solo tú, dulces amor mío, Al impulso de tu fiel seguro, Vides has dado a mi amor, fuma a mi lloro

Insos y esperanzas a mi hastío, Los a mi fe, consuelo a mi amargura... Mi bien, mi dulce bien... ¿qué más te adoro

Amargura.

VIII

Ah! no es posible desahogar, en salm Si es amor es delirio lo que siento; Pero tú, los celos en mi alma, Y la duda me oprime el pensamiento!

Ellis juró mil veces que me ama. Que nunca, que jamás podrá olvidarme; Su dulce, dulce amor, tuera me llama, Y dice que no se haría de mirarme.

Siempre me ebriaba con tus ojos, El fuego del amor brilla en sus ojos, Estalla de dolor, como la ola, El néctar bebe de sus labios rojos.

Nuestras pagnas de amoros os desliza Me atrae apasionada y con empuño, Y al pagar con halagos mis caricias Te esclava así, murmura, y tú mi dueño.

Me hallé después de tan cumplidos gozos Al recordar su ingratitude porfía, Quiera hacernos el corazón desolado Y arrojara la piel de mi amargura.

Entonces mi alma, batallando sola Entre el amor, los celos y la duda, Estalla de dolor, como la ola, Que va a chocar contra la roca muda.

Turnase en rabia mi infinito aprecio, Quiera volver agravias por agravias, Y el sarcasmo, la burla y el desprecio Arcan prestados a mis labios!

Entre sombras.

IX

Hai de mi alma en el fondo Un torcedor cruel y acerbio, Que há muerto a la esperanza Y hace imposible el consuelo.

El corazón oprimido Por un impalpable peso, Agota todo su llanto Y quiere saltar del pecho.

Solo tinieblas sombrías En el desierto encuentro; En mi pensamiento el hastío, La duda y el sufrimiento.

Ya de mis ojos se aparta El dulce, dulce amor, Y en todas partes me abrumo, Solo, con mi pensamiento.

¡Si es posible, Dios mío, Que, para solmo del dolor, A aliviar el amor vuelva En la tumba de mi pecho!

¡Si es posible, Dios mío, Que, para solmo del dolor, A aliviar el amor vuelva En la tumba de mi pecho!

Y cada instante que vivo Me hace sufrir un infierno, En desesperada lucha, Me voy matando... muriendo....

Quejas.

X

Y yo la amaba ciego en mi locura Creyendo que era firme mi pasión; Al sin saber, en mi fatal torura, Que no ama quien no tiene corazón!

Pudo quisiera la luz de mi orfio Hacerla vislumbrar lo que es amor; Pero ella me ha engañado como a un niño Y sufro todavía su rencor.

Pobres mis sueños de color de rosa Triste la dicha que soñaba ayer! Todo ha huido aquí nada vapores... ¡Quien dijo verdad, dijo mujer!

Y ella, siguiendo su infeliz engaño, A otros hombres amoros se entregó, Y así, tarde, al llorar su desengaño, Que no se mata, así muere, sabrá.

Oh! si lograra que sentir pudiera El amor que me jermis en mí, El corazón, la vida le rindiera, Toda la gloria que en mis sueños vi.

Es en vano mi anhelo, ella no puede Corresponder a mi fatal pasión; Mas, si a tu rango, corazón, no cede, Dentro mi pecho estalla, corazón!

Levántate.

XI

Han pasado los días como siglos, La luz de la verdad rasgó las nieblas, Y mi alma, sumergida en las tinieblas Del mar negro pesó;

Resiste yoh Dios! un rayo de esperanza, Tal vez heraldo de futura gloria... Pero ¡allí lo que esperaba en mi memoria, No lo podré olvidar!

Todo, por fin, lo ha revelado, todo, Y me pide perdón por su criminal. Si es cierto que las culpas se rediman, ¡Las redime el amor!

Por él, Jesús, a un infeliz acogió, Y al pueblo, que en materia no se arredra, "¡Hai que arroja la primera piedra!" Preguntó el Salvador.

Ya sé que el hombre, vanidoso y fiero, La afrenta de sus víctimas pregona, Y que el mundo implacable no perdona Jamás a la mujer;

(Concluída)